

## Mécanique quantique de la politique camerounaise dans *La Sphère de Planck* de Lionel Manga

Alice Desquilbet  
Université Paris 3 Sorbonne Nouvelle, France

À toi Lionel qui as rejoint les mystères  
quantiques

Si on t'explique le Cameroun et que tu  
dis que tu as compris, c'est que tu n'as  
rien compris.  
Adage camerounais<sup>1</sup>

« Comment raconter un pays qui, pour beaucoup, est incompréhensible ? », <sup>2</sup> s'interroge Lionel Manga. Accusant sans ambages la politique camerounaise de « transformer le Cameroun en un monde inobservable » (*Id.*), l'écrivain camerounais tente de répondre à cette question dans son tout récent roman *La Sphère de Planck*, en filant la métaphore de la physique quantique. Comme il l'affirme malicieusement, la mécanique quantique est trop compliquée et en cela elle ressemble à une poétique du Cameroun.

Dès son titre, le roman se place en effet sous la protection de l'un des fondateurs de la physique quantique, Max Planck. Au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, l'univers est devenu un objet qui possède des propriétés observables et une histoire : on peut désormais décrire l'expansion des galaxies dans le temps.<sup>3</sup> Le physicien allemand Max Planck pense l'histoire de l'univers en remontant aux temps des origines, lorsque son volume était nul et que sa densité et sa température étaient infinies — ce qui suppose que la vitesse des particules était décuplée. Planck doit se rendre à l'évidence : la force de gravitation d'Einstein est insuffisante pour rendre compte de la cosmologie qu'il cherche à décrire et il manque les trois autres forces fondamentales (la force électromagnétique et les deux forces nucléaires, faible et forte) pour modéliser cet univers primordial. On appelle « mur de Planck » le moment de l'histoire de l'univers où ces quatre forces agissent en même temps et doivent toutes être intégrées à la description scientifique de l'univers primordial pour que celle-ci soit légitime.<sup>4</sup> L'image éponyme de la « sphère de Planck » du roman de Lionel Manga évoquerait donc un espace circulaire où toutes les forces fondamentales de l'énergie universelle se confondent, rendant leur description bien délicate.

---

<sup>1</sup> Adage cité par l'auteur Lionel Manga lors d'une rencontre à la librairie La Régulière à Paris le 17 novembre, 2022.

<sup>2</sup> L'auteur s'est posé cette question à l'occasion de la rencontre à la librairie La Régulière à Paris le 17 novembre, 2022.

<sup>3</sup> Voir les travaux d'Albert Einstein, Issac Newton et Alexandre Friedmann.

<sup>4</sup> Voir notamment la vulgarisation d'Étienne Klein sur les travaux de Planck

Par ailleurs, pour les lecteurs inexpérimentés en physique quantique, le titre choisi par Lionel Manga n'est pas sans évoquer les « planqués » d'un système politique marqué par la cooptation et la corruption. En effet, l'histoire raconte le retour au pays natal de « A55 » —surnommé ainsi en référence au siège qu'il occupe dans l'avion à destination du Cameroun—, missionné par un « cabinet d'intelligence économique de Paris, Radiance » (Manga, *La Sphère de Planck* 10). Il est chargé de rendre un rapport qui permettrait de « planifier une première saison d'investissements ciblés » (31) pour des nantis occidentaux soucieux de faire fructifier leur capital dormant dans des paradis fiscaux. Celui qu'on appelle aussi « le Sourcier » est notamment attendu à la soirée d'inauguration d'une villa d'un haut dignitaire du régime, « La Closerie », située à Kribi sur la côte camerounaise. Il s'agit d'une villa qu'un des conseillers du régime promu à la direction de l'industrie, autrement appelé le « Sherpa du Prez », vient de se faire construire au bord de l'océan. On atterrit donc avec A55 à Douala pour redécouvrir avec lui le Cameroun, suivre son regard étonné devant les changements du paysage urbain de Douala qu'il a quittée trente ans plus tôt, côtoyer la classe dirigeante corrompue qui s'est donnée rendez-vous sur le littoral à Kribi et se retrouver mêlé à une fusillade qui trouble la petite sauterie organisée à la fameuse Closerie.

Tout en se focalisant sur l'inauguration de la villa du Sherpa, *La Sphère de Planck* retrace l'histoire du Cameroun pour en montrer la dégradation politique et sociale en grande partie liée à la corruption des élites du régime de « Popaul » —le président Paul Biya à la tête du pays depuis 1982. Aussi, le narrateur omniscient propose-t-il fréquemment d'assez longues digressions chargées de mettre au jour les forces qui composent la nation « vert-rouge-jaune », selon l'expression employée à plusieurs reprises dans le roman en référence aux couleurs du drapeau camerounais.

Cependant, bien qu'il soit un récit sur la politique du Cameroun, il me semble que *La Sphère de Planck* ne propose pas vraiment de « mimesis du contrat social » au sens où l'entend Nelly Wolf dans son étude sur la littérature française des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, synthétisée dans son article « Littérature et politique : le roman contractuel » (26). Selon Nelly Wolf, dès lors que le lecteur adhère au pacte romanesque, une « société fictive » se crée, imitant « l'acte de socialisation volontaire requis par le contrat social » et provoquant « une situation égalitaire qui rappelle l'égalité universelle du contrat social » (25). Comme l'a également bien montré Anthony Mangeon dans son essai sur l'écrivain congolais Henri Lopes paru en 2021 sous le titre *Henri Lopes. Un art du roman démocratique*, le roman contractuel existe aussi dans la littérature francophone africaine. Selon Anthony Mangeon, on peut partir des analyses de Nelly Wolf pour lire « la pratique romanesque face aux régimes totalitaires » des auteurs africains francophones comme un « art du roman démocratique » (15). Or, j'avance l'hypothèse que cela ne correspond pas exactement à l'expérience de lecture qu'offre Lionel Manga dans son roman.

En effet, malgré le fait que l'on y retrouve certains jalons du roman démocratique étudiés par Anthony Mangeon tels que le dispositif narratif de l'enquête, l'emploi de l'ironie ainsi que l'importance des lieux publics et privés envisagés sous l'angle politique, l'écriture de Lionel Manga déroge aux règles du genre. Certes, son enquête sur la politique du Cameroun menée par

un narrateur qui se révèle être journaliste « s'inscrit pleinement au rang des formes démocratiques » (177), également étudiées par Ninon Chavoz, mais aucune élucidation ne s'avère possible : « la sphère de Planck » est régie par l'arbitraire et si l'on ne parvient pas à en expliquer tous les rouages, ce n'est vraisemblablement pas le fait de la dimension parodique de l'enquête où, selon Ninon Chavoz, « le romancier se joue ... du protocole inquisitorial comme mode *princeps* d'investigation du réel africain » (Mangeon 178). *La Sphère de Planck* nous propose avant tout une vision lucide et désabusée de la politique – d'autant plus que les journaux dont il est question pour rendre compte de la politique camerounaise sont des médias capitalistes, *a priori* non-démocratiques. De surcroît, bien que le ton ironique caractérise largement l'art de conter de Lionel Manga, rien n'aboutit dans le récit à l'expression d'un « postulat égalitaire »<sup>5</sup> (208) car c'est davantage la posture du narrateur cynique qui prévaut, plutôt que celle du défenseur des droits. Enfin, bien que la « sphère de Planck » soit un lieu éminemment politique, il n'existe pas vraiment d'« espaces démocratiques » (177) dans le roman : la Closerie est avant tout un endroit où règnent la cooptation et la corruption.

Au terme de cette introduction, on peut postuler que, dans le roman de Lionel Manga, le pacte romanesque censé figurer le contrat social est remplacé par une convention scientifique où le lecteur se fait observateur du champ de forces politiques qui se manifeste devant lui. Il s'agira d'analyser la *poétique quantique* qui se fait jour dans le roman pour parler de la politique camerounaise, en s'appuyant en particulier sur les images qui relient les sciences exactes et la politique. Nous nous intéresserons aux forces d'attraction gravitationnelle qui s'exercent dans la sphère politique camerounaise. Ensuite, nous analyserons les forces nucléaires à l'œuvre dans les paysages fortement marqués par les politiques plus ou moins justes d'aménagement du territoire. Enfin, nous nous efforcerons de suivre les ondes électromagnétiques traversant la narration, afin de comprendre le principe de dispersion qui caractérise le récit que Lionel Manga élabore sur la politique camerounaise.

### **Les forces d'attraction gravitationnelle dans la sphère politique camerounaise ou « le fiasco vert-rouge-jaune »**

Le récit s'emploie à rendre compte d'un « champ de singularités, inobservable par définition » (Manga, *La Sphère de Planck* 51) où différentes forces en présence participent d'une « saga de spoliation au long cours » (222), qui explique le « Fiasco vert-rouge-jaune » (45). S'attachant à montrer les forces d'attraction qui s'exercent entre les agents politiques à différentes échelles, le récit rend visible les interactions régissant les différents rapports de pouvoirs tellement imbriqués que leur description semble vaine.

#### ***Les forces de corruption à l'œuvre dans la sphère de Planck***

Beaucoup moins optimiste que la thèse de Stéphane B. Enguéléguélé selon laquelle le Sénégal et le Cameroun ont mis en place des plans de lutte contre la corruption et le blanchiment, Lionel Manga fonde son récit sur les

---

<sup>5</sup> Voir aussi Wolf qui emploie l'expression « principe égalitaire » (27).

réseaux d'intérêts et les stratégies de cooptation qui règnent au sein de ce qu'il nomme « la sphère de Planck ».

Dans le deuxième chapitre, le narrateur explique le sens de l'image éponyme, juste après que le lecteur a fait connaissance avec le personnage du Sherpa qui, ayant gravi les échelons, seconde désormais le Président Paul Biya dans la mise en place des projets structurants de son programme économique censé faire du Cameroun un pays émergent en 2035. Selon le narrateur, la Sphère de Planck est un espace de l'« entre-soi », c'est-à-dire « un champ de singularités, inobservable par définition et situé aux confins de l'espace-temps trivial des bipèdes à cerveaux volumineux » (Manga, *La Sphère de Planck* 51), et le « Sherpa de Popaul » (203) fait partie du sérail. Il travaille dans la fonction publique depuis de longues années puisqu'il a occupé un poste au ministère du Développement industriel et commercial puis à la Direction de l'industrie et ses recommandations bénéficient de la « faveur présidentielle » (52). Il est notamment à la tête du comité de pilotage d'un projet de pipeline sur le littoral camerounais et traite avec la Chine pour qu'elle le finance (240). Ce conseiller du président est également le propriétaire de la fameuse Closerie sur le même littoral, dont il pend la crémaillère entouré de toute l'engence des politiciens et hommes d'affaires du Cameroun et au-delà.

Avant que la réception n'ait lieu, il s'assure auprès du colonel Ananga Zéphirin que deux agents du BIR (Bataillon d'intervention rapide) seront bien présents pour assurer sa sécurité durant la soirée. Non seulement notre homme n'a pas l'air d'avoir la conscience tranquille, mais il emploie encore des moyens publics – les agents du BIR – pour sa convenance personnelle. C'est un élément sur lequel le narrateur ne manque pas d'insister : « Utiliser abusivement les moyens de l'État à des fins strictement privées était en effet la moindre des choses, autant pour le Sherpa que pour le colonel. Ce privilège extraordinaire participait au principe local de l'exercice concret du pouvoir » (51).

L'adjectif « concret » qui caractérise l'exercice du pouvoir par le biais des services ou des biens mal acquis correspond, selon Olivier Vallée qui étudie le « magistrat suprême » au Cameroun, au nouveau style de vie des fonctionnaires. Il reprend l'expression de Jean-François Médard<sup>6</sup> qui décrit le « néo-patrimonialisme » (22) de l'État-africain, désignant ainsi une organisation étatique autour d'un paradigme public-privé chancelant, « qui sert à qualifier la capture, à travers le pouvoir de quelques-uns et pour leur profit, de l'organisation technobureaucratique d'un État-nation, [et] recouvre souvent de multiples formes de la corruption » (22). Plus largement, la corruption induit une nouvelle politique des valeurs conduisant, au Cameroun, à « une nouvelle “corporalité” de l'argent, qui se sépare de celle du souverain » (188). Aussi, dans un État corrompu, « les deux corps du roi »<sup>7</sup> (Kantorowicz) —l'un terrestre et mortel et l'autre politique et immortel— se doublent-ils d'un troisième corps, celui de l'argent. Bien plus, Olivier Vallée ajoute que « l'argent s'affirme alors en tant que matrice visible d'interactions

<sup>6</sup> Olivier Vallée, dans « Corruption et risque pays », commente « L'État sous-développé au Cameroun » de Jean-François Médard.

<sup>7</sup> Voir également l'ouvrage de Joseph Tonda, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*.

et de pratiques des acteurs de la corruption » (Vallée 188). L'incarnation du pouvoir implique nécessairement de grands privilèges dont il faut se servir soi-même avec assez de largesse avant qu'un autre arriviste ne se les serve. La force de gravité de l'argent leste donc *concrètement* les poches des agents publics et régit la puissance d'attraction qui les relie entre eux.

Le Sherpa est un personnage important parce qu'il est un pion servile, symptomatique des énergies mesurables de la Sphère de Planck. Son ascension professionnelle, son attitude d'homme d'affaires privilégié, ses connaissances des personnalités du sérail depuis les bancs de l'école primaire catholique, ses actions pour développer les relations économiques sino-camerounaises, sa villa au bord de l'océan... tout conduit à faire de lui un *planqué* de la sphère politique camerounaise :

Dans la sphère de Planck, les encenseurs se renvoyaient en permanence l'ascenseur et se regardaient en sauriens de plâtre, plus occupés à ourdir des plans personnels et d'évacuation du navire Cameroun en cas de naufrage qu'à défricher les sentiers de la prospérité pour tous. Sans parler des joutes de position souterraines sur l'échiquier de l'influence mondaine, auxquelles ils se livraient au travers de leurs réseaux opaques d'affichés et d'histrions rivalisant de visibilité dans la lice des apparences, par tous les moyens imaginables et inimaginables. (Manga, *La Sphère de Planck* 54)

L'homophonie entre « encenseurs » et « ascenseurs » révèle sans ambages la façon dont les parvenus politiques déjouent les lois de la gravité pour s'élever dans la sphère de Planck. L'autre habilité nécessaire à cette escalade stratosphérique consiste à avancer masqué en pleine lumière, ainsi que le révèlent les antithèses entre le visible et l'invisible. Tout en s'affranchissant de la gravité, les courtisans doivent maîtriser les lois de l'attraction pour savoir avec qui s'allier ou non et ainsi toujours graviter autour du prince.

Un « hit parade de la corruption » (14) : tel est donc le Cameroun post-Ahidjo que retrouve A55 après trente ans d'absence, ce qui correspond à la durée du règne de Paul Biya. Le narrateur précise bien que ce titre de gloire n'est pas de son fait mais qu'il vient de l'ONG Transparency International, ce que confirme d'ailleurs Olivier Vallée dans un article sur la corruption au Cameroun et au Nigéria (19). Dans *La Sphère de Planck*, même le chauffeur attitré du Sherpa, Tabi, est devenu un expert de l'« extorsion douce de fonds » grâce à un savant mélange de « veulerie » et de « pressing au corps » (182).

### **« La Closerie : un microcosme pour observer les interactions entre les « happy few du Fiasco »**

Dans le septième chapitre intitulé « Kribi », le narrateur prend soudainement la parole à la première personne du singulier pour rappeler que « le sherpa du Prez pend la crémaillère de sa nouvelle demeure à Kribi » (137), une petite ville portuaire du Sud du Cameroun. Il explique qu'il y est invité en tant que journaliste, lui qui a pourtant l'habitude de s'occuper des rubriques art, culture et science dans des articles qu'il signe « Arthur Rainbow » (135).

Bien qu'en narrateur intègre il dise fuir « comme la grippe espagnole la clique transethnique des happy few du fiasco » (138), il souligne tout de même les avantages qu'il va trouver en s'intéressant de près à La Closerie :

Un échantillon significatif du sérail paupolien va forcément s'y presser pour picoler, bâfrer et parader. Présences et absences en diront long sur l'ambiance dans le nid de vipères qui tient lieu de sommet de l'État en « terre chérie ». Il en va plutôt d'une hermétique subtile, de décrypter et interpréter les interactions observables dans cette assistance. (137)

En parlant d'« échantillon significatif », le narrateur agit comme un scientifique avisé qui choisit un lieu-type pour établir des données fiables sur les liens entre les personnalités politiques du Cameroun. Adoptant une démarche inductive, il va en particulier observer les « interactions » entre les invités pour tenter d'établir les lois générales de l'attraction et de la gravitation paupolienne.

Desurcroît, le narrateur souhaite profiter de sa soirée à La Closerie pour prendre la température du panier de crabes et ainsi « filer en roue libre la métaphore sur les effets météorologiques de l'opération dans la société vert-rouge-jaune » (145) —et lui qui se fait appeler Rainbow (arc-en-ciel) doit en connaître un rayon sur le sujet météo. Fait-il toujours beau au Cameroun ? Quel temps fait-il depuis que le président Paul Biya, fortement inspiré par la pression internationale, a mis en place la fameuse « opération Épervier » pour lutter contre la corruption qui règne dans son pays ? Si l'on en croit le narrateur, les risques d'orage dépendent moins des magouilles accomplies que des mauvaises grâces du président camerounais car il s'avère que « la nature réelle de l'opération Épervier » (220) est controversée :

Une partie de l'opinion soutenait en effet mordicus que l'instruction de droit commun en cours, visant des atteintes à la fortune publique et autres malversations financières montées en épingle à dessein par une clique, masquait une épuration visant des ambitieux aux dents longues qui auraient eu le malheur de trop les montrer. (220-221)

La métaphore animalière laisse entendre que, dans la sphère de Planck, les lois de l'ascension doivent impérativement être couplées à celles de la nuance. Malheur à ceux qui ne respectent pas ces lois, ils subiront les foudres de « l'opération Épervier ». Le soupçon sur les intentions réelles de Paul Biya n'est pas le seul fait du narrateur de *La Sphère de Planck* puisque les économistes ou sociologues qui s'intéressent au Cameroun, comme Olivier Vallée dans son article « Corruption et risque pays », confirment que « l'opération Épervier » permet au président en place de « mener une épuration touchant jusqu'à ses plus proches alliés politiques tout en construisant une para-administration de lutte anti-corruption » (21).

Deux exemples dans le roman prouvent que, en matière de lutte anti-corruption, Paul Biya fait la pluie et le beau temps : le cas Yves Michel d'une part, qui « fut par présidentiel décret commis aux manettes de la défunte compagnie aérienne Cameroun airlines » (Manga, *La Sphère de Planck* 140) parce qu'il était le fils de Fotso Victor « un de ces self-made-men comme l'époque riche en possibilités de la décolonisation et de la transition vers

l'indépendance en fit » (139) et le cas Alphonse Siyam Siéwé d'autre part, « l'ex-DG du Port autonome de Douala et ex-ministre » (222). Le premier ayant préféré « jouer les satrapes de grands chemins avec un club de gredins » alors qu'il était « attendu en sapeur-pompier de luxe » (140) et le second ayant sombré « dans cette jungle du lucre et du pouvoir » (221), tous deux ont fait les frais de l'opération Épervier.

Ainsi l'observation des « happy few » par l'intermédiaire de la Closerie se révèle-t-elle instructive à plus d'un titre. Non seulement elle met en évidence les rôles que les proches du président jouent dans le « fiasco » économique camerounais, mais elle montre aussi les échecs des pressions internationales pour enrayer la machine de la corruption popaulienne. À cet égard, *La Sphère de Planck* n'est pas un roman démocratique car il ne se contente pas de « représenter les maladies du contrat » dont parle Nelly Wolf – selon elle, « la crise de la démocratie est inhérente à la démocratie elle-même » (29) – mais s'attache à mettre à distance toute idée naïve selon laquelle il existerait un pacte social au sein des États corrompus.

### ***L'attraction du marché camerounais à l'international***

La dernière force d'attraction en jeu dans le système de gravitation popaulien est exercée par les institutions internationales ou bien d'autres pays tels que la France —autrement appelée « Whiteland » (Manga, *La Sphère de Planck* 141)— et la Chine, toutes deux très intéressées par les relations économiques qu'elles peuvent nouer avec le Cameroun ou les ressources qu'elles peuvent trouver dans son sous-sol.

Après avoir dressé le bilan catastrophique de la Cameroon Airlines « surnommée “Air Peut-être” par les passagers blasés » (140) et coulée par l'incurie du fameux Yves Michel, le narrateur tient à préciser le rôle que le Fonds monétaire international et la Banque mondiale ont joué dans la multiplication des magouilles dans cette affaire :

Le FMI et la Banque mondiale se tenant au chevet des finances publiques, ayant l'œil sur tout décaissement ou presque, tuteurs sévères du redressement des ratios macroéconomiques, une telle dépense, exorbitante, se réclamant de souveraineté, improductive, alors que l'État devait maîtriser ses dépenses et s'en tenir au strict nécessaire pour son fonctionnement optimal, ne passerait pas la rampe des conditionnalités étanches de leur intervention institutionnelle. Un esprit tordu proposa de contourner l'enceinte en fil de fer barbelé de la discipline budgétaire imposée par Bretton Woods et de monter une opération carrément clandestine pour acheter le zinc de Popaul, Chatou, Junior et Brenda. C'est là que le fiston de Bandjoun entra en scène avec des partenaires en Whiteland et une machinerie financière sophistiquée. Elle allait aboutir à l'acquisition d'un coucou de seconde main, habilement maquillé pour faire neuf et baptisé L'Albatros. Ce zinc frôlera le crash avec la smala d'Etoudi à son bord, lors du tout premier vol. La manœuvre échafaudée avait ainsi lamentablement échoué, et l'enquête mit à nu la complicité de quelques pontes du sérail. (141)

Les personnifications du FMI et de la Banque mondiale tendent à présenter ces institutions comme des croque-morts à la fois intransigeants et hypocrites. Dans un article sur la corruption au Cameroun, Olivier Vallée rapporte, en effet, que les réformes budgétaires camerounaises sont l'une des conditions d'aide des instances financières internationales (12). Dans *La Sphère de Planck*, le narrateur suggère qu'elles exercent la force de pression nécessaire à la mise en place de la poussée corromptive dont profite la famille présidentielle. Puisque les finances nationales sont en partie tenues par des forces économiques internationales, les énergies politiques camerounaises sont propulsées vers le « Whiteland ». Des forces actives en France acceptent alors de leur fournir les moyens qui leur manquent, en l'occurrence ici un avion permettant de transporter la famille « d'Etoudi », du nom du palais présidentiel. Aussi le narrateur décrit-il le fonctionnement corruptif camerounais comme un jeu de pistons où les pressions des uns provoquent les actions des autres.

Les relations étrangères représentent une force d'attraction importante dans le roman et elles orientent en particulier les trajectoires des deux seuls personnages bien identifiables dans le récit que sont A55 —alias le Sourcier— et le Sherpa. Le Conseiller du Président se trouve être un adjutant de la Chinafrique car il entretient des liens avec Pékin. Quant au Sourcier, en tant qu'émissaire du cabinet d'investissement Radiance envoyé de Paris pour observer les dynamiques économiques camerounaises, c'est un allié de la Françafrique. Il se sent « comme n'importe quel chercheur de telle ou telle discipline, en mode laboratoire et en temps réel » et, dans la mesure où il a un pied au Cameroun et l'autre en France, il explique qu'il est « à la fois témoin et acteur de ce que le cercle des Faustiens se donne le pouvoir et la latitude de faire sur [leur] dos » (111) depuis l'esclavage et Foccard. D'une part, A55 est une sorte de *famulus* —l'équivalent de Wagner dans *Faust*— qui doit servir les intérêts des savants européens qui ont pactisé avec le diable afin de s'enrichir. D'autre part, à l'instar du narrateur, il se compare à un savant, se présentant ainsi comme l'avatar de Faust dont l'âme est damnée. Enfin, l'image du laboratoire et le rôle du savant comme témoin et acteur évoque également le « principe d'indétermination » qui prévaut dans la physique quantique et selon lequel, quand on mesure une propriété des particules élémentaires (vitesse ou position), cela modifie leur état.

Le soir de l'inauguration de La Closerie, on retrouve A55 plongé dans un abîme de réflexion car le compte-rendu qu'il doit rendre au cabinet Radiance au sujet de l'état du marché en Afrique paraîtra dans le journal Les Échos. Le quotidien français ambitionne en effet de proposer à ses lecteurs « une approche inédite, plus transversale » (274) de l'économie en Afrique, c'est-à-dire « une perspective moins simpliste, certainement pas eurocentrique » (274). Grâce à un article immersif, A55 doit rassurer tous ses interlocuteurs qui s'inquiètent des conséquences de la création d'une zone de libre-échange : « ils redoutaient une invasion submersive de produits manufacturés en provenance de l'Europe, sur les ailes du désarmement tarifaire » (274). Encore une fois, le problème qui se pose est celui des forces physiques car l'influence de la zone de libre-échange risque fort de perturber l'économie africaine qui ne pourra pas lutter contre l'attraction universelle du



libéralisme. D'ailleurs, à son retour en France, l'ultime conclusion que le personnage tirera de son séjour camerounais sera qu'« un autre Cameroun était tout à fait possible en ce XXI<sup>e</sup> siècle, moyennant tout de même un saut quantique » (376). Autrement dit, il faudrait qu'un changement d'énergie au niveau des particules les plus élémentaires —ou *quantum*— puisse littéralement provoquer un changement d'état du pays à l'échelle du visible. *In extremis*, le lien entre ce constat politique et le titre du roman se trouve renforcé car, en sciences physiques, la théorie des *quanta* fait intervenir la constante de Planck (l'énergie d'une particule est le produit de la multiplication de la fréquence de son onde par la constante de Planck). Ainsi A55 espère-t-il qu'un changement physique au niveau infinitésimal puisse provoquer un bouleversement colossal.

De son côté, le Sherpa apparaît comme un élément perturbateur des relations économiques mises en place par A55 entre la France et le Cameroun puisque ce conseiller de Popaul travaille à la signature d'une convention avec Pékin « qui grignoterait encore un peu plus l'emprise de la Françafrique » (49). Il s'agit en fait que la Chine soutienne le programme de projets structurants mis en place par le président camerounais, en échange d'un accès aux ressources naturelles comme on va le voir.

Finalement, les forces qui gravitent autour de Popaul sont celles de la corruption et de la spoliation mais d'autres forces attractives, perturbatrices de l'environnement camerounais, entrent aussi en jeu. Comme le dit A55 qui se souvient « des atrocités commises autour de l'accaparement des ressources minérales du pays de Patrice Lumumba par des intérêts étrangers » lorsqu'il était enfant avec l'assassinat du leader de l'indépendance congolaise, « les parties prenantes au festin de la Terre, avaient ainsi eu le dernier mot sur la probité politique » (109). Dans un article sur le Cameroun, Rodrigue Nana Ngassam montre bien que le pays, gouverné par une élite corrompue, est en crise malgré la réélection de Paul Biya en 2018 et insiste sur le fait que « les ressources du pays sont siphonnées pour entretenir les réseaux de clientélisme plutôt que ceux des infrastructures » (18). Ce sont ces autres forces fondamentales qui sous-tendent et entretiennent « le fiasco vert-rouge-jaune » qu'il nous faut maintenant observer.

### **Les « crapuleries en terre chérie » : des forces nucléaires qui façonnent les paysages camerounais**

A55 redécouvre les lieux de son enfance et voit combien les bouleversements qu'ils subissent sont le fait des « crapuleries en terre chérie » (Manga, *La Sphère de Planck* 241), qui soumettent les paysages tropicaux à la pression anthropique. C'est notamment le cas de la ville de Douala ou encore des chantiers de construction multiples sur des terrains souvent cédés de manière irrégulière, dont la fameuse Closerie érigée en bord de mer. Dans *La Sphère de Planck*, l'homme est un crocodile pour l'environnement : « les profiteurs aux aguets » en quête de ressources terriennes et naturelles sont « en tous points semblables ... aux écailleux sauriens tapis dans l'eau saumâtre de cette grosse rivière » que « une horde de gnous va devoir traverser » (241). La comparaison animalière met en évidence la prédation tout en attirant l'attention sur la thématique naturelle car, dès lors que les forces de corruption

s'attaquent aux ressources, elles détruisent l'environnement et travaillent la matière en profondeur – telles des forces nucléaires.

***Douala : « entre mangrove et macadam »***

Dès l'incipit, le roman porte une attention toute particulière à la matière qui compose le paysage politique. À travers son hublot, A55 aperçoit les méandres du fleuve Wouri et l'estuaire de Douala « entre mangrove et macadam » (44). Bien que le cours d'eau et ses berges lui apparaissent depuis le ciel dans toute leur luxuriance, il sait combien « cet écosystème crucial, fragile, serti au fond du golfe de Guinée, était en grand péril » à cause de « la pression anthropique » (11). L'attention du personnage aux paysages, doublée d'une conscience écologique, contribue à dessiner le pacte romanesque qui se noue dans les premières pages : le retour au pays natal sera raconté par un regard à la fois politique et écologique.

D'ailleurs, à la disparition de la mangrove correspond l'effacement assassin de la gare coloniale par les pouvoirs publics, que A55 découvre lors de sa toute première promenade dans Douala. Tout en fustigeant cette « imbécillité foncière », A55 s'interroge : « Qui donc, avocat du diable, allait lui expliquer ce que le remodelage physique de ce périmètre urbain gagnait à une mutilation pareille ? » (18). L'Histoire nationale et la mémoire collective sont effacées au prix des appétits financiers —la gare jouxtait la zone portuaire de Douala et gênait vraisemblablement son extension. Si, comme on le sait depuis Baudelaire et Jacques Roubaud, *la forme d'une ville change plus vite, hélas, que le cœur des humains...*, la disparition des lieux historiques résonne avec la destruction de la mangrove évoquée quelques pages avant, par les mêmes prédatons foncières. En manifestant ainsi « combien les lieux sont chargés d'histoire, permettant d'éprouver que les détruire revient à effacer une mémoire », *La Sphère de Planck* répond à l'un des enjeux éthiques de l'écopoétique qui postule que « la destruction de la mémoire est inextricablement liée aux ravages subis par les lieux » (Chavoz et al., 145).

L'exemple de « l'extension urbaine » que le Sherpa quant à lui observe en quittant Yaoundé pour se rendre dans sa villa à Kribi est symptomatique de la pression anthropique qui s'exerce sur les lieux et les détruit. Par la fenêtre de sa voiture avec chauffeur, qui roule à cent vingt kilomètres heure, le conseiller du président regarde les paysages ruraux de son enfance colonisés par les constructions de béton « jurant avec les masures en terre battue » (Manga, *La Sphère de Planck* 56). Cependant, l'argument contre le béton n'est pas seulement esthétique car sa présence « altérerait irréversiblement et en profondeur le paysage » : non seulement il crée dans le paysage une « disharmonie » dérangeante au milieu de la « verdure bucolique et exubérante » (56), mais il cause également la pollution des rivières – catastrophe sanitaire et écologique pour les villages autour de Yaoundé.

Ainsi « la société fictive » (Wolf 25) qui se façonne dans *La Sphère de Planck* inclut-elle l'environnement. Cependant, l'idéal écolo-démocratique d'une « société de papier » (25) qui s'élargirait aux lieux de façon à créer un

parlement environnemental<sup>8</sup> grâce aux observations de A55 et du Sherpa ne peut avoir lieu. Il est immédiatement mis à mal par le rôle que les deux personnages jouent dans les saccages des paysages qu'ils déplorent : ces déplorateurs sont aussi des acteurs impénitents de la destruction en cours des paysages camerounais.

### ***La construction de la Closerie : du béton sur le littoral***

En sus d'être un microcosme permettant d'observer toutes les personnalités influentes du Cameroun qui trempent dans des affaires de corruption, la Closerie apparaît aussi comme une aberration écologique. Elle fait partie de toutes les constructions —villas et hôtels— qui ont poussé sur le littoral depuis le début de la présidence Biya en 1982, constituant « une armada de béton scabreuse dans le paysage » (Manga, *La Sphère de Planck* 243). Si la Closerie est *scabreuse*, c'est parce que sa présence sur le littoral tropical est choquante mais aussi parce qu'elle est embarrassante à évoquer à cause des nombreuses magouilles qui ont favorisé sa construction.

Alors que A55 arrive à Kribi pour y rencontrer le Sherpa avec qui il a rendez-vous, il découvre le littoral et note « la négligence criarde dont souffrait à vue d'œil le patrimoine balnéaire de Kribi » (131). La côte est laissée à l'abandon : il est devenu difficile d'y vivre à cause de l'inflation qui rend le revenu des petits pêcheurs locaux totalement dérisoire et le rivage sableux est jonché de détritiques. Seuls les nantis désormais peuvent vivre à Kribi car « les rentiers du Fiasco ne s'étaient en revanche pas privés, chacun selon son goût, de construire des demeures sur la côte à mesure de leurs ego » (131). La périphrase des *rentiers du Fiasco* qui désigne les propriétaires incrimine sans ambages le conseiller du président et l'idée balzacienne selon laquelle *la pension implique la personne* ne fait que souligner la folie des grandeurs qui règne désormais dans cette ancienne petite ville de pêcheurs. Les enrichis du système popaulien modifient donc très concrètement le paysage national.

La Closerie ne fait pas exception, et pour cause : son chantier a duré « vingt-sept mois et trois semaines exactement » et sa construction a coûté « une bagatelle de six cent cinquante millions de francs » (154). Depuis le choix des architectes à l'origine du projet jusqu'à l'organisation de la fête de crémaillère, rien n'a été laissé au hasard dans la construction de cette villa qui n'a apparemment rien à envier à ses homologues hollywoodiens. La Closerie représente donc le phénix des maisons de la côte car, selon le narrateur, elle « déplaçait tout bonnement les lignes de force dans le champ de l'attraction gravitationnelle » (155). Là encore, on retrouve des métaphores empruntées aux sciences physiques pour souligner à quel point la maison du Sherpa perturbe l'environnement dans lequel elle a été construite. Tout se passe comme si son opulence indécente introduisait un nouveau centre de gravité dans le paysage, bouleversant totalement le littoral.

---

<sup>8</sup> On trouve cette idée, fondée sur le « parlement des choses » de Bruno Latour, sous la plume de nombreux·ses critiques littéraires qui s'intéressent à l'écopoétique. Voir par exemple Macé, *Nos cabanes* ou encore Toledo (de), *Le fleuve qui voulait écrire : les auditions du parlement de Loire*.

Cependant, l'obscénité d'une telle demeure ne s'arrête pas là. On apprend que la fête organisée par le Sherpa a aussi pour objectif de noyer dans les libations les mécontentements des villageois qui « estime[nt] que certaines règles coutumières en matière de transaction foncière avaient été bafouées dans la cession du terrain sur lequel s'élevait désormais la Closerie » (203). Comme l'expliquent en effet Pierre Jacquemot et Jean Yango dans un article sur les politiques urbaines à Douala, un « enchâssement des droits » coutumiers oraux et administratifs écrits perdue au Cameroun, entraînant « une situation chaotique visible » (289) dans le domaine foncier.

Si la Closerie défie toutes les lois de la gravitation universelle newtonienne, en termes de physique nucléaire elle combine une force d'interaction faible qui contribue à la désintégration de la matière tropicale et une force d'interaction puissante qui assure la cohésion de la matière froide et bétonnée avec laquelle elle est construite. Autrement dit, la Closerie est une masse qui s'impose dans le paysage de Kribi en anéantissant tout sur son passage.

### ***Les magouilles autour du port de Kribi : puissances de désintégration environnementale***

D'autres forces en présence à Kribi contribuent à atomiser l'environnement côtier, à l'instar de celles qui œuvrent pour l'élargissement de son port et rêvent d'en faire un *hub*. En sus des dégâts environnementaux provoqués par les projets de construction du port et d'un oléoduc, on retrouve des stratégies d'expropriation foncières pour obtenir des terrains à construire.

Avant que ses habitants ne fassent courir le bruit que la pose de la première pierre du nouveau port était imminente, Kribi est en proie à des rumeurs selon lesquelles un pipeline de 1000 km va être construit entre le Tchad et le Cameroun. Or, selon le narrateur ironique, le projet pétrolier est plein de « fumeuses promesses mirifiques » (Manga, *La Sphère de Planck* 240). Comme l'explique le géographe Léandre Edgard Ndjambou, le Cameroun offre un débouché maritime pour ses pays voisins enclavés, dont le Tchad, ce qui dynamise l'économie portuaire camerounaise. Le chercheur montre que « dans la perspective de la mise en exploitation des champs pétroliers de Doba au Tchad, le site côtier de Kribi choisi pour abriter le futur terminal pétrolier favorisera la prééminence du Cameroun dans le traitement des marchandises destinées aux États sans littoral de la Communauté économique et monétaire de l'Afrique centrale (Cemac) » (Ndjambou 134). L'enjeu est aussi international, car les États-Unis se tournent vers l'Afrique pour diversifier leur source d'approvisionnement en énergie et moins dépendre du Moyen-Orient. Cependant, les merveilles du pétrole tchadien ne sont pas sans conséquences sur Kribi. En faisant de la localité un lieu prospère et sûr, elles favorisent le tourisme qui va de pair avec la multiplication des constructions hôtelières ou d'autres projets immobiliers, ce qui intensifie la pression foncière. Le projet de l'oléoduc Doba-Kribi encourage également le Cameroun à mettre à profit les réserves minières qu'il possède, afin de produire des sulfures de cobalt et de nickel (Lickert 101-119). Si le projet pétrolier semble bénéfique pour l'économie camerounaise, on sait pourtant que les bénéfices reviendront aux plus riches, que le développement de Kribi

risque de créer d'importants déséquilibres dans la région —les ports camerounais et congolais de Douala et Pointe-Noire devront désormais compter avec la concurrence de Kribi— et que les dégâts environnementaux de la construction du port en eau profonde et des installations nécessaires aux exploitations minières seront importants (Amougou et Bobo Bobo 31). Léandre Edgard Ndjambou avertit par exemple que, « au niveau de Kribi, les éventuelles fuites de pétrole seraient tout simplement un désastre, parce qu'elles menaceraient un habitat de tortues marines, espèce protégée » (139). *La Sphère de Planck* raconte donc les changements qui affectent le littoral camerounais et la ville de Kribi : « Une ville côtière neuve, blottie au creux du Golfe de Guinée, source de tout à la fois 15% de l'approvisionnement pétrolier des USA et des cyclones qui sèment, à partir de juin, la désolation au-delà du tropique du Capricorne » (Manga, *La Sphère de Planck* 242). Cette description parodie dans ses premiers mots les fascicules touristiques avant de tourner à la satire en mentionnant les exportations pétrolières vers les États-Unis et les catastrophes naturelles, comme si les deux étaient inextricablement liées – suggérant fortement que la consommation d'énergie des USA est « source » d'importants dérèglements climatiques.

La rumeur selon laquelle le commencement du chantier du port en eau profonde est imminent va de pair avec un autre bruit : « ce chantier colossal va probablement échoir aux pugnaces Chinois et échapper aux entreprises françaises de BTP, de plus en plus mal placées dans les marchés publics vert-rouge-jaune » (240). On s'en souvient, c'est le Sherpa qui pilote le projet sino-camerounais au détriment des velléités de la FrancAfrique. Comme l'expliquent les chercheurs Gérard Amougou, Antoine Kernén et Fabien Nkot dans un article sur les ouvriers chinois au Cameroun, les « grands chantiers de l'émergence » du Cameroun mis en place par Paul Biya juste avant sa réélection (Amougou et Bobo Bobo 29) – ce que le narrateur de *La Sphère de Planck* appelle le « septennat de trop » (240) – jouissent des prêts chinois. La Chine est donc le premier bailleur du pays et Gérard Amougou, Antoine Kernén et Fabien Nkot expliquent qu'elle a notamment financé « la construction de la première étape du port en eau profonde de Kribi, celle du barrage hydroélectrique de Memve'ele et de celui de Mekin, celle des autoroutes Lolabé-Kribi-Edéa et Douala-Yaoundé et, enfin, l'édification de 1 500 logements sociaux et des stades de football de Limbé et de Bafoussam » (244). Cependant, la construction de toutes ces nouvelles infrastructures bénéficie essentiellement aux secteurs économiques privés, au détriment d'un développement local (Amougou et al. 261).

Dans le roman de Lionel Manga, le signe de cette ambition développementaliste à deux vitesses réside sans doute dans les soupçons de l'existence d'une « méga-magouille », avec des « expropriations foncières opérées par l'État pour cause d'utilité publique » : « Il se dit que plusieurs pontes du sérail se sont opportunément fait établir des titres fonciers sur plusieurs centaines d'hectares de cambrousse acquis pour une bouchée de pain dans le périmètre autour du site, peu avant son annexion. Avec évidemment dans le viseur des plus-values financières faramineuses, jusqu'à 500% selon la rumeur » (241). L'État est un précieux adjuvant des appétits privés car il favorise les expulsions des populations sur les terrains constructibles pour en

faire bénéficier des « profiteurs aux aguets » (241) chargés de les acheter à bas coût puis de les revendre plus cher aux constructeurs. Comme le notent Gérard Amougou et René Faustin Bobo Bobo dans leur article centré sur le projet de construction du port autonome de Kribi, la ville côtière se trouve désormais « au cœur des luttes d'influence et des soupçons d'extorsions foncières » (38). Ainsi, la grande attraction du port pour les forces de corruption camerounaises va de pair avec des forces de destruction environnementale qui sous-tendent les projets de construction popauliens.

On le voit, la Closerie et le port de Kribi ne sont pas des « espaces démocratiques » mais des lieux de corruption et de spoliation caractéristiques de la Sphère de Planck, où les forces d'attraction politique et les forces nucléaires destructrices de l'environnement se conjuguent pour composer un univers politique totalement pourri.

### **Les ondes électromagnétiques qui traversent la narration : entre attraction et répulsion**

La dernière interaction fondamentale qui agit en même temps que les trois autres (force d'attraction gravitationnelle et forces nucléaires faible et forte) au moment de l'histoire de l'univers qu'on appelle « mur de Planck » est la force électromagnétique. Celle-ci préside aux interactions électriques et magnétiques entre les particules étudiées par la physique quantique. Force d'attraction ou de répulsion – on peut penser aux interactions entre des aimants –, elle est représentée sous la forme d'ondes. Ce sont ces ondes électromagnétiques traversant la narration que nous nous efforcerons de suivre, pour comprendre les mouvements qui caractérisent le récit de Lionel Manga.

### ***La dispersion du récit soumis à des forces centrifuges***

Dans *La Sphère de Planck*, les lieux et les paysages sont fortement bouleversés. L'espace romanesque est soumis à l'entropie —grandeur physique qui mesure le degré de désordre des molécules dans la matière, découverte en 1865 par Clausius et reprise d'ailleurs par Planck. En physique, l'entropie d'un système est une mesure d'énergie : elle est le quotient de la chaleur reçue par ce système divisé par sa température. Cette perturbation thermodynamique explique les changements d'état lorsqu'un objet perd de l'énergie qui se disperse dans l'air, par exemple lorsqu'un glaçon fond et devient liquide. Autrement dit, l'entropie correspond peu ou prou à l'expression populaire *rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme*.<sup>9</sup> Tel serait le sens de l'adage bassa qui clôt le roman, disant que « le monde est une chute de chimpanzé, il se perturbe, il se restaure » (Manga, *La Sphère de Planck* 376). Ceci n'est pas sans conséquences sur la narration, elle aussi marquée par la dispersion : de très nombreux personnages aux surnoms multiples se croisent ; le dispositif romanesque par fragments morcèle « l'histoire linéaire d'un gars qui revient au Cameroun » (Manga, « Rencontre au Petit ailleurs ») —et de fait, A55 est un personnage à qui *in fine* il n'arrive

<sup>9</sup> Formule apocryphe du chimiste Antoine Lavoisier qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, travaille sur la conservation des masses lors du changement d'état de la matière.

rien — ; le « je » du narrateur interne mais insituable apparaît soudain à Kribi ; beaucoup de longues digressions sur des explications historiques ou des considérations politiques interrompent le cours du récit ; enfin, le recours très fréquent aux périphrases vient brouiller les références pour un lecteur non initié qui risque fort de se perdre dans les dédales de la sphère de Planck.

Dans les premières lignes du chapitre intitulé « Kribi », l'énonciation —jusque-là à la troisième personne du singulier— se trouve bouleversée par l'apparition soudaine d'un *je* dont on ne sait rien. Il arrive à Kribi dans un car en provenance de Douala et se plaint des rigueurs du voyage : « mes articulations quinquagénaires et mes oreilles soupirent à l'unisson de soulagement une fois le moteur coupé » (Manga, *La Sphère de Planck* 135). Les possessifs de première personne « mes » et « mon » sont attribués à des membres endoloris et des sensations désagréables – « mon lumbago endormi est fichu avec ça de se réveiller » (135), s'inquiète-t-il encore. Bien que difficilement identifiable, ce narrateur n'est donc pas un pur esprit. On devine assez vite qu'il incarne un personnage de l'histoire et qu'il vient pour participer à la soirée d'inauguration de la villa du Sherpa, ce qui se trouve confirmé ensuite. Cependant, de ce corps narratorial émane aussi une voix que l'on reconnaît être celle qui, omnisciente, nous promène au Cameroun depuis l'atterrissage de A55 à Douala. Kribi devient le lieu où l'énonciation romanesque se diffracte pour adopter une double posture narratoriale : le quinquagénaire comiquement perclus de petites douleurs qui arrive à la gare routière de Kribi a la même voix et le même parler que le narrateur qui s'autorise de nombreuses digressions burlesques sur la politique camerounaise depuis le début du roman.

Les railleries du narrateur visent la politique du Cameroun post-indépendance, et en particulier la mise en place d'une « politique du développement autocentré [qui] fit le lit de la gabegie et de l'incurie » (223). Le recours au passé simple et la métaphore convenue de la literie douillette est emblématique de la double posture du narrateur, entre le récit et le commentaire. Ce passage est d'ailleurs l'occasion d'un long développement sur l'histoire de « la saga de spoliation au long cours [qui] prenait sa source dans une allocation historique du Père de la Nation » —un discours de 1975 dans lequel le président Ahidjo encourageait ses concitoyens à s'enrichir. Le narrateur digresse et remonte le temps pour raconter la légende dorée des nantis camerounais. Bien qu'à cet endroit du roman il soit fort risqué pour lui de disparaître sous les propos qu'il rapporte —d'autant plus que le discours politique de Ahmadou Ahidjo lui fait concurrence—, le narrateur s'affirme dans son récit. Il témoigne de sa présence en ayant recours au commentaire, avec un modalisateur de temps : « Vue d'aujourd'hui et sans que rien ne laissât au demeurant transparaître, cette adresse ouvrait au Cameroun l'effacement de l'avenir » (222-223). Si le narrateur pêche ici par jugement téléologique en parlant depuis le futur des conséquences d'un événement passé, c'est pour s'affirmer comme témoin de cet avenir effacé. Il dresse un bilan critique de la politique camerounaise en racontant la légende de la dépossession du pays par ses propres autorités. Il se fait ensuite didactique afin de préciser les modalités de la corruption camerounaise :

La dispersion de l'argent public à travers des réseaux d'influence et d'allégeance enchevêtrés tramait les jours vert-rouge-jaune du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest. Les plans quinquennaux qui se suivaient ne faisaient rien décoller, et les slogans tournaient creux au fil des saisons des pluies transformant en bourbiers les routes non revêtues. (223)

Placée encore une fois sous le signe de la « dispersion », la liste des actions politiques *a priori* menées dans le but de développer le pays s'achève dans la boue. La réalité crue de la situation du pays ne ment pas et les « bourbiers » s'opposent en cela aux fallacieux moyens mis en place pour soutenir une politique développementaliste mensongère. Le narrateur ne s'arrête pas là et continue de discourir sur l'état dans lequel les politiques ont laissé le Cameroun depuis les indépendances, blâmant « cet espace pseudo-public saturé par la soumission totale au Père et par la peur bleue rivée au ventre de disparaître pour un oui ou pour un non, dans cette société tannée par l'arbitraire » (224-225). À l'instar de l'entropie, l'arbitraire politique est une force de dispersion de l'énergie et de dégradation qui sévit dans la société camerounaise.

Dans une rencontre pour présenter son roman en janvier 2023, Lionel Manga définit son texte comme « un lieu entropique » (Manga, « Rencontre au Petit ailleurs »), en précisant que la fixité des œuvres écrites est pour lui le plus grand malheur de la civilisation et en disant lui préférer le modèle de la conversation et de l'improvisation. Dans *La Sphère de Planck*, l'arbitraire narratif comme pendant de l'arbitraire politique s'expérimente à travers les digressions, les intrusions impromptues d'un narrateur insituable ou encore l'attentat qui vient soudainement faire voler en éclats « le raout de la Closerie » et anéantir tous les privilèges du Sherpa Idzoué et de sa famille, tuant également les deux membres du BIR chargés de leur protection. Si l'arbitraire se caractérise par l'absence de causalités préétablies, les ondes de choc qu'il laisse sur son passage n'en sont pas moins terribles. Comme le souligne le narrateur, « le sanglant carnage survenu à La Closerie continuait de faire des vagues de force trois dans la sphère de Planck » (Manga, *La Sphère de Planck* 365), risquant de perturber les investissements des clients du cabinet Radiance qui attendent le bilan de A55 et mettant en péril les contrats sino-camerounais pilotés par feu le conseiller du président. Mais « l'insensé ne prévient pas » (366). La force d'entropie à l'œuvre dans le récit de Lionel Manga démontre que le principe de dispersion régule ce monde qui est une chute de chimpanzé... et où « *we are waves* (nous sommes des ondes) » (Manga, « Rencontre au Petit ailleurs »).

### ***Les questions qui émaillent la narration***

Parmi les mouvements ondulatoires qui traversent le roman, les très nombreuses questions qui l'émaillent montrent l'implication des personnages observateurs dans le champ observé —et observable—, de même qu'elles tendent à y inclure le lecteur. Alors, *La Sphère de Planck* met-elle à profit le « principe d'indétermination » qui prévaut dans la physique quantique et selon lequel, quand on mesure une propriété des particules élémentaires (vitesse ou position), cela modifie leur état ? On pourrait bien craindre que non, car le



pouvoir d'interroger les apparences est surtout délégué à A55 qui retrouve son pays natal après trente années d'absence.

Adoptant un regard extérieur sur les lieux qu'il retrouve et les actions qu'il voit, A55 observe le Cameroun sans s'impliquer, un peu à la manière d'un scientifique. C'est d'ailleurs ainsi que le personnage semble appréhender les choses, en s'apercevant « que séparer le vrai du faux au Cameroun frisait l'exercice de chromatographie en phase gazeuse » (Manga, *La Sphère de Planck* 221). L'image de l'expérience chimique, qui consiste à placer un corps —souvent liquide— sur un support pour en séparer les différents constituants, fonctionne comme un aveu d'impuissance car le gaz très volatile supporte mal la fixation. Selon A55, il est donc impossible de savoir dans quelle mesure l'opération Épervier a contribué à l'épuration des opposants politiques de Paul Biya. De plus, si la comparaison entre la sphère politique et la sphère chimique permet de donner du sens à l'observation de A55, la séparation de ces deux disciplines tend à la rendre inopérante. D'ailleurs, A55 se contente d'examiner mais n'agit pas.

A55 est, certes, un personnage au service de la satire politique mais il en reste aux questions et, bien que celles-ci semblent le travailler douloureusement, il ne sait que faire. Alors qu'une nuit il peine à trouver le sommeil à cause de la confrontation entre les clichés sur le Cameroun et la réalité plus nuancée du pays que son voyage lui permet de découvrir, il repense au plaidoyer du Conseiller en faveur du « Vioque », qu'il voit comme un « pur produit du néo- libéralisme » (273). Tout cela le laisse perplexe : « Laisser du temps au temps ? Alors même que des myriades d'hommes, de femmes et d'enfants affrontaient tous les jours que le soleil ourdit une adversité ignominieuse, accablante, aussi dure et rugueuse que du granite ? Pendant qu'une minorité agissante jouissait quotidiennement, sans vergogne, de la rente du Fiasco ? » (273). Les longues interrogations qui l'assaillent produisent l'effet inverse de ce qu'il remet pourtant en question dès le départ : « laisser du temps au temps ». Paraissant découvrir au Cameroun la lutte des classes, A55 semble paralysé. Sans doute est-ce aussi parce qu'il travaille pour un cabinet spécialisé dans la finance qui l'envoie en mission dans le but d'analyser la possibilité de permettre à ses clients d'investir au Cameroun. Or, comme il le note très justement, « si la forfaiture odieuse des fonctionnaires, privatisant à leur bénéfice les rouages de l'État, ne détenait plus le monopole de l'incurie et du mépris des usagers, il y avait matière à se faire du souci pour le Cameroun » (122), —*a fortiori* pour les clients de Radiance qui ne pourront pas y faire fructifier leur capital. Aussi A55 s'interroge-t-il encore : « d'où allait donc jaillir, un beau jour ou peut-être une nuit, l'étincelle de l'inflexion transformatrice au voisinage nord de la latitude zéro ? » (122). Adoptant une attitude expectative, voire messianique, A55 demeure dans sa position d'observateur qui attend un miracle. Il semble d'ailleurs être la cible de l'ironie du narrateur qui introduit une citation d'un couplet de « l'Aigle noir » de Barbara – *un beau jour ou peut-être une nuit* –, comme pour se moquer de l'espoir vain de son Candide.

Finalement, si A55 incarne le « principe d'indétermination », c'est moins au sens figuré qu'au sens propre : il a réellement du mal à déterminer ce qu'il peut faire, semble-t-il. Lorsqu'il formule des hypothèses sur la

présence du BIR à la crémaillère de la Closerie en avançant l'idée que « la gentry du fiasco » n'a pas l'air tranquille et « que ces femmes et ces hommes, buvant et bâfrant allègrement, étaient quelque part aux abois » (237), il ne va pas plus loin. D'ailleurs, puisque les deux membres du BIR sont morts dans la fusillade en même temps que le conseiller et sa famille, il n'y aura aucune élucidation de ce crime. Le meurtre du Sherpa est condamné à « demeurer une énigme à tout jamais. Inexpliquée et inexplicable » (366). Pas d'enquête judiciaire donc, et encore moins de lumière sur ce crime qui touche pourtant une personnalité politique et donc publique. À ce titre, le massacre de la Closerie paraît devenir un secret d'État dont Geoffroy de Lagasnerie par exemple montre bien, lors d'une soirée de soutien à Julian Assange, à quel point il est anti-démocratique. L'espace narratif de *La Sphère de Planck* n'est donc pas un espace démocratique car les questions posées par A55 restent en suspens, comme si elles ne pouvaient être débattues ni entendues. Bien qu'on puisse reconnaître la malice du narrateur dans sa façon de rapporter les pensées de A55, il délègue la faculté d'interroger les apparences à un personnage acteur de la Francafrique qui, bien qu'il pose des questions, n'agit pas.

### ***L'ironie narrative comme force de perturbation***

Pour finir, on peut tout de même considérer que le « principe d'indétermination » qui prévaut dans la physique quantique est à l'œuvre dans *La Sphère de Planck* grâce à l'usage de l'ironie du narrateur qui affecte l'énonciation. Elle se fait alors force de désorganisation pour se confronter à armes égales à l'entropie du système politique. Le choix d'une onomastique malicieuse ou le registre ironique sont autant de manières poétiques d'interroger les apparences dans l'espoir de les perturber car les écrivains, selon Lionel Manga, sont de « ceux qui veulent que le monde soit différent » (Manga, « Rencontre à la Petit librairie »).

D'une part, le narrateur qualifie lui-même sa façon de parler, « entre désinvolture et goguenardise » (Manga, *La Sphère de Planck* 364). Adoptant un ton à la fois léger et railleur, il emploie des expressions délicieuses pour désigner les politiciens de la sphère de Planck, à l'instar de la « clique clinquante » (225) jouant sur l'homophonie pour se moquer de l'éclat trompeur du clan popaulien, ou du pastiche shakespearien des questions existentielles d'Hamlet dans l'alternative « sévir ou ne pas sévir ? » (226) qui illustre les tergiversations de Paul Biya avant la mise en place de l'opération Épervier. Si là encore il y a un lourd secret d'État car « les critères de la décision finale relevaient de la boîte noire » (226), l'ironie sur l'hésitation présidentielle et la référence sous-jacente au crime politique dans *Hamlet* de Shakespeare accusent le chef d'État. Par surcroît, notre narrateur-gouailleur a le sens de la formule. Irrévérencieux à l'égard du président Paul Biya, il renomme le Cameroun « Popaulie » (227), appelle le chef d'État « le Prez » (145) ou même « le Vioque » (273), et rebaptise la France en « Whiteland » (222). Sa légèreté moqueuse à l'égard des autorités politiques nationales et des affaires étrangères contribuent à dévaluer leur puissance pour rappeler les réalités que leurs noms désignent : un pays soumis depuis des décennies à un homme qui joue aux gros bras — bien que la référence grivoise à « popaul »

laisse entendre qu'il gouverne en-dessous de la ceinture— et une ancienne puissance coloniale raciste, dévolue à la consommation et au capitalisme ainsi que l'homophonie avec Disneyland le suggère.

D'autre part, l'apparition de la première personne dans le récit est, comme on l'a vu, force de perturbation. Or, ce « je » est envoyé en « mission » à Kribi par « le chef du desk people » alors même qu'il prévoyait « un week-end tranquille, consacré à l'écriture » (135). Son métier de journaliste ainsi que son projet contrecarré d'écrire un roman pendant ses heures de libre fait du narrateur un double de l'auteur —Lionel Manga a lui-même animé une émission de radio et écrit dans plusieurs revues. En étant observateur des interactions de la Closerie pour pouvoir les rapporter dans la presse, le narrateur peut agir par l'écriture, contrairement à A55 qui, en mercenaire du capitalisme, ne fait que regarder le Cameroun pour en rendre compte à un cabinet privé qui le paye. D'ailleurs c'est ce que suggère le narrateur lorsqu'il se compare à un entomologiste : « Dans mon champ, la preuve est largement faite, par le courrier des lecteurs et des lectrices, de mes qualités d'entomologiste et de la lumière vive, déroutante parfois qu'elles apportent sur la réalité profonde du monde contemporain » (138). Bien qu'on puisse se demander si l'ironie ne touche pas aussi ce narrateur égotique, on se souvient que l'affirmation du moi est le privilège des puissants dans la société popaulienne. Le narrateur manifeste par là sa capacité à se mesurer aux « Moi » des élites qui « rivalisaient de visibilité dans et d'enflure égocentrée sur le théâtre des apparences » (125). Le narrateur a donc bien pour vocation de « perturber » les apparences et la réalité elle-même.

En cela la présence ironique du narrateur dans le récit répond bien au « principe d'indétermination » de la physique quantique qui suppose que l'observateur, par les micro-interactions que crée sa présence, perturbe « la réalité profonde » du monde observé. Pourtant, ce ton narratorial « entre désinvolture et goguenardise » (364) relève peut-être plus de la raillerie du philosophe cynique que de l'expression de ce qu'Anthony Mangeon appelle un « postulat égalitaire » (208),<sup>10</sup> caractéristique du roman démocratique. Dans *La Sphère de Planck*, l'ironie est donc bien une onde de perturbation qui participerait du « saut quantique » nécessaire pour qu'un autre Cameroun advienne —mais cela ne reste qu'une hypothèse—, comme en témoigne l'interrogation qui clôt le roman : « et pourquoi pas, après tout ? » (Manga, *La Sphère de Planck* 376).

En guise de conclusion, on peut envisager *La Sphère de Planck* comme texte politique sur le Cameroun, régi par l'entropie. Comme l'explique Lionel Manga, l'arbitraire règne au Cameroun et la langue est incapable de rendre compte de cette inanité. Il s'agit donc de le représenter comme un champ de forces politiques complexes, entremêlées, imprévisibles et difficilement explicables dans un récit soumis à la diffraction. Pour cette raison, nous avons pris le parti de suivre le programme de lecture de Lionel Manga qui propose de lire son roman comme une « sphère de Planck » où le chaos politique, même s'il est difficilement quantifiable, est moins une fatalité (ce serait là une vision occidentale exotisante) qu'une force physique de perturbation dont les

<sup>10</sup> Nelly Wolf, quant à elle, emploie l'expression « principe égalitaire » (27).

causes attendent encore d'être éclairées. Aussi ce que nous avons proposé d'appeler la *poétique quantique* de l'écrivain permet-elle de mettre en évidence les forces de perturbations politiques qui traversent la société camerounaise.

À cet égard, *La Sphère de Planck* se donne bien comme un roman *non-contractuel* : si la politique camerounaise est bien représentée, le lecteur se tient devant le fiasco vert-rouge-jaune qu'il ne connaît ni ne maîtrise. Par surcroît, il n'y a pas de socialisation volontaire de A55 qui demeure compartimenté à sa sphère économique sans mélange possible avec la politique. Enfin, il n'y a pas de langue commune instituée car le jeu sur les nombreuses expressions imagées et souvent allusives ainsi que l'exhibition d'un « je » pensant qui a son propre langage relèvent davantage de la connivence aristocratique avec des *happy few* que d'« un équivalent de l'expérience démocratique » (Wolf 35).

Finalement, la complicité toute stendhalienne que Lionel Manga établit avec un lectorat de *happy few* au sujet de la politique camerounaise n'est pas sans évoquer le fameux « coup de pistolet dans un concert » qui correspond à « l'effet produit », selon Stendhal, « par toute idée politique dans un ouvrage de littérature » (Stendhal 115). D'ailleurs, les chapitres « Bazooka » et « Sérénade Létale » à la fin de *La Sphère de Planck* peuvent attirer notre attention et nous inviter à une lecture métapoétique de la politique : est-elle, chez Lionel Manga, *comme un coup de AK-47 dans un concert* ? Autrement dit, en suivant l'étude de Pierre-Louis Rey sur Stendhal, comment intégrer la politique à un roman sans être politicien ? Lionel Manga y parvient en empruntant le détour des images qui relient les sciences exactes et la politique et en ayant recours à une véritable *poétique quantique*.

## Bibliographie

- Amougou, Gérard et René Faustin Bobo Bobo. « Ambition développementaliste, État stationnaire et extraversion au Cameroun de Paul Biya. Le projet de construction du port autonome de Kribi. » *Politique africaine*, Paris, Éditions Karthala, vol. 2, no. 150, 2018, pp. 29-51. <https://doi.org/10.3917/polaf.150.0029>.
- Chavoz, Ninon. « Les Dix petits nègres d'Henri Lopes. » *Henri Lopes, nouvelle lecture façon façon-là*, dirigé par Céline Gahungu et Anthony Mangeon. *Fabula*, 23 novembre 2020. <https://doi.org/10.58282/colloques.6780>
- Chavoz, Ninon et al. « Enjeux éthiques de l'écopoétique. Lectures collectives de Pierre Bergounioux, Édouard Glissant, Nancy Huston, Sony Labou Tansi et Jules Verne. » *Littérature*, no. 201, 2021, pp. 128-146. <https://doi.org/10.3917/litt.201.0128>.
- Enguéléguélé, Stéphane B. *États, corruption et blanchiment. Sénégal-Cameroun*. Paris, L'Harmattan, 2015.
- Jacquemot, Pierre et Jean Yango. « Soixante ans de politique urbaine à Douala. La revanche de l'informel face à la rationalité planificatrice. » *Afrique contemporaine*, Louvain-la-Neuve, Éditions De Boeck Supérieur, vol. 1, n° 271-272, 2020, pp. 281-301. <https://doi.org/10.3917/afco.271.0281>.
- Kantorowicz, Ernst. *The King's Two Bodies. A Study on Medieval Political Theology*, Princeton University Press. 1957.
- Klein, Étienne. « L'univers a-t-il connu un instant zéro ? » *YouTube*, 14 mars 2011. <https://www.youtube.com/watch?v=KpKWfpzKVt4>.
- . « L'origine de l'univers et le mur de Planck. » *YouTube*, CentraleSupélec Alumni, 16 mai 2013. <https://www.youtube.com/watch?v=yDEM3lwXyo>.
- Lagasnerie (de), Geoffroy. « Assange Odysseia, un forum théâtral. » 24 janvier 2023, Théâtre National de Strasbourg. [https://www.youtube.com/watch?v=zfN\\_pJk360](https://www.youtube.com/watch?v=zfN_pJk360), 54'30-55'12.
- Latour, Bruno. « Esquisse d'un Parlement des choses. » *Écologie & politique*, n° 56, 2018/1, pp. 47-64. <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/P-50-PARLEMENT-republication.pdf>.
- Lavallée, Emmanuelle. « Stéphane B. Enguéléguélé. États, corruption et blanchiment. Sénégal-Cameroun ». *Afrique contemporaine*, n° 256, 2015. pp.161-163. *CAIRN.INFO*, <https://doi.org/10.3917/afco.256.0161>.
- Lickert, Victoria. « La privatisation de la politique minière au Cameroun : enclaves minières, rapports de pouvoir trans-locaux et captation de la rente. » *Politique africaine*, Paris, Éditions Karthala, vol. 3, no. 131, 2013, pp. 101-119.
- Macé, Marielle. *Nos cabanes*. Paris, Verdier, 2019.
- Manga, Lionel. *La Sphère de Planck*. Sète, Rot-Bot-Krik, 2022.
- . « Rencontre à la librairie La Régulière », Paris, le 17 novembre 2022.
- . « Rencontre au Petit ailleurs », Paris, le 21 janvier 2023.
- Mangeon, Anthony. *Henri Lopes. Un art du roman démocratique*. Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2021.

- Médard, Jean-François. « L'État sous-développé au Cameroun. » *L'Année africaine 1977*, Paris, Pedone, 1978, pp. 35-84.
- Nana Ngassam, Rodrigue. « Le Cameroun en crise. » *Esprit*, vol. 5, Paris, Éditions Esprit, 2019.
- Ndjambou, Léandre Edgard. « La dynamique de l'arrière-pays international des ports camerounais : l'impact du projet pétrolier de Doba sur le port de Kribi. » *L'Espace géographique*, vol. 2, no. 34, Paris, Éditions Belin, 2005, pp. 134-145.
- Rey, Pierre-Louis. « Un paradoxe stendhalien : le coup de pistolet au milieu d'un concert. » *Les Formes du politique*, dirigé par Corinne Grenouillet et Éléonore Reverzy, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2010, pp. 43-55. <http://books.openedition.org/pus/2577>.
- Toledo (de), Camille. *Le fleuve qui voulait écrire : les auditions du parlement de Loire*. Paris, Les Liens qui libèrent, 2021.
- Tonda, Joseph. *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale (Congo, Gabon)*. Paris, Éditions Karthala, 2005.
- Stendhal. *Racine et Shakespeare*, dirigé par Roger Fayolle, Paris, Gallimard, 1970.
- Vallée, Olivier. « Cameroun : le magistrat suprême. » *Les Afriques*, Paris, Éditions Karthala, 2010, pp. 157-208.
- . « Corruption et risque pays. » *Les Afriques*, Paris, Éditions Karthala, 2010, pp. 7-22.
- Wolf, Nelly. « Littérature et politique : le roman contractuel. » *A contrario*, vol. 5, no. 1, pp.24-36. <https://doi.org/10.3917/aco.051.0024>.